

ses pieds étaient baignés par le flot, lorsque la phosphorescence de la mer s'éteignit.

—Trop tard, se dit Jordanet, jamais je n'anrai le temps de gagner la côte.

En effet, presque instantanément le jour parut. Quelques minutes après, le soleil brillait, et dans le lointain, à un ou deux kilomètres de l'îlot qui peut-être allait devenir son tombeau, la côte calédonienne apparut avec ses détails, vivement éclairée par le soleil levant.

Il se coucha sous la roche qui déjà lui avait servi d'abri. Là, du moins, pendant une partie de la journée, il aurait de l'ombre. Et s'il pouvait dormir, il ne ressentirait ni la soif ni la faim.

La nuit viendrait derechef et il tenterait de s'enfuir. Si lourde, si fatigante avait été cette nuit avec ses péripéties, qu'en effet, il ne fut pas longtemps sans être envahi par un profond sommeil. Il dormit sous la roche, les bras étendus, pareil à un mort.

Puis, le soleil tourna lentement, s'éleva, et enfin envahit l'abri où le malheureux reposait. Cela le réveilla. Il avait faim, mais, ce qui était plus horrible, il avait soif, une soif dévorante ; sa gorge brûlait, son cœur s'arrêtait de battre ; des étouffements le prenaient, il lui semblait que des flammes torturaient ses yeux.

Il n'osait faire un mouvement, il n'osait se montrer, dans la crainte que quelque surveillant, Jacquemin peut-être, ne l'aperçût de la côte et ne le reconnût, à l'aide de sa longue-vue.

Pourtant, ce soleil terrible lui rongea le crâne. Il sentait qu'il allait devenir fou s'il y restait exposé plus longtemps. Il rampa lentement, collant son corps contre la roche noire, et finit par atteindre une pierre derrière laquelle sa tête, sa tête seule, fut à l'abri du soleil qui le meurtrissait.

L'ombre protectrice qui l'eût sauvé, qui lui eût épargné, du moins, tant de souffrances, s'étalait plus large, tentante, séduisante comme un paradis, sur le coin de l'îlot où Mascarot et Jacquemin avaient débarqué, mais où les postes de la côte eussent pu facilement le découvrir. Il ne pouvait aller là.

Il entendait, redoublant sa fièvre, son angoisse mortelle, l'eau clapotante autour de lui, légèrement agitée comme celle d'un fleuve.

Longues et inoubliables heures que celles de cette journée ! La torture fut si atroce qu'il en eut le délire. La fièvre l'avait saisi : il grelottait, claquant des dents.

Le soleil baissa, la nuit vint, plus fraîche, et Jordanet, comme réduit à une impuissance absolue, ne pensant plus, du reste, ne réfléchissant plus, Jordanet resta étendu, laissant échapper des phrases sans suite, où il y avait des plaintes, des menaces contre ceux-là dont il était victime, et aussi de douces, bien douces tendresses pour ceux qu'il avait laissés en France et qu'il aurait tant voulu revoir.

La raison s'en allait. La vie partait de ce pauvre corps. Un peu de connaissance lui revint, pourtant, sous la fraîcheur nocturne.

Il se souleva. Sa tête pesait sur ses épaules comme un fardeau énorme.

—Qu'est-ce que je fais donc là ? dit-il en regardant autour de lui, étourdi de ne pas retrouver, sous ses yeux, les objets familiers à sa vie.

Mais, avec la connaissance, revint le souvenir. Il se souleva péniblement.

La nuit était très noire. La mer n'avait aucune phosphorescence.

—Je puis regagner la côte, on ne me verra pas.

Résolument, bien faible toutefois, il se mit à l'eau.

La nuit était si obscure, en cet instant, qu'il aurait pu courir le risque de s'éloigner de la côte calédonienne au lieu de s'en rapprocher. Mais il avait remarqué la veille le point de l'îlot où il avait pris pied, et ce fut de là qu'il partit.

Il nageait sans se presser, d'une façon méthodique, épargnant ses forces, le couteau passé dans la ceinture de son pantalon, pour se défendre en cas d'attaque d'un requin. Et il était à peine parti depuis dix minutes que le jour, brusquement, presque sans transition apparaissait.

—Je suis perdu, murmura-t-il, on va me voir, c'est l'heure du passage du canot de ronde, on va me tirer dessus.

Il redoubla d'efforts saisi d'une sorte de rage.

La côte était si loin, encore ! Un moment il eut envie de retourner à l'îlot. Mais c'était la mort certaine, de soif, de faim, d'insolation. Il préférait, s'il devait mourir, en finir tout de suite. Et il continua de s'avancer, plus vite cette fois, usant ses forces dans le suprême effort de son désespoir.

XLVII

Chasse à l'Homme

Le premier soin de Jacquemin, en abordant à la côte, avait été de se rendre à Bourail. Là il monta à cheval et gagna la concession de Jordanet. Il faisait encore nuit quand il y arriva. Mascarot

l'attendait à Bourail. Le surveillant avait prévu que Jordanet s'était enfui. En effet, sa case était vide ; le lit n'avait pas été défait. Il revint trouver Mascarot.

—L'oiseau est envolé.

—Alors, il s'est noyé, ou il repose, à l'heure qu'il est, dans le ventre d'un requin.

—Qui sait ?

—Vous doutez ?

—Oui. Ce Jordanet est un homme énergique, voyez-vous, d'un courage et d'un sang-froid extraordinaires. Pouvez-vous m'affirmer que par cette mer calme et cette phosphorescence, Jordanet n'ait point aperçu notre embarcation, hier soir, et n'ait pas deviné nos projets ?

—Impossible ; il fut venu à nous, au contraire, puisqu'il attendait un canot qui devait aller au devant de lui.

—Et s'il m'avait reconnu, moi, par hasard . . .

—Oh ! oh ! cela me paraît improbable.

—Admettons-le, cependant ; qu'eût-il fait ?

—Il serait retourner se cacher sur la côte, attendant les événements.

—En ce cas, on le verra à sa case demain dès le matin. Le jour, une évasion, il le sait bien, est impraticable.

Mais de toute la journée, comme de toute la nuit, le forçat ne parut pas à sa concession. Il était bel et bien parti, confiant dans la parole de Mascarot. Maintenant, qu'était-il devenu ?

L'alarme fut donnée par Jacquemin, et pendant le premier jour des patrouilles sillonnèrent tous les environs. Ce fut inutilement, on devine pourquoi.

Le surveillant n'était pas loin de penser que Jordanet avait péri. Un moment, sa défiance éveillée s'était reportée sur Mascarot.

N'était-ce pas un stratagème pour faciliter la fuite du forçat que toute cette histoire de yacht ? Et pendant que Jacquemin attendait d'un côté, est-ce que Jordanet ne pouvait pas s'être évadé tranquillement de l'autre ? Cette défiance ne tint pas devant la réflexion.

Jacquemin et Mascarot revinrent s'établir sur la côte pendant le reste de la journée, pendant que des patrouilles étaient envoyées dans toutes les directions, parcourant les routes, s'informant auprès des colons, donnant partout le signalement de l'évadé.

Armé de sa longue-vue Jacquemin sondait les moindres replis des bancs de corail, en face de lui. Et parfois ses yeux rencontraient, en avant de ces récifs, l'îlot où la veille, pendant la nuit, ils avaient vainement attendu.

Il s'en fallut de peu que Jordanet ne fût découvert. Au moment où le pauvre homme, se réveillant, gagna en rampant un autre abri contre le soleil torride, la longue-vue de Jacquemin était braquée contre l'îlot.

Le surveillant, attentif, voyait vaguement, sur les roches sombres, étincelantes comme du marbre au soleil, remuer une masse informe. Il essuya les verres, recommença de regarder. Puis, n'étant pas sûr, il passa la longue-vue à Mascarot.

—Regardez donc !

Il lui désigna l'îlot, disant ce qu'il croyait voir. Après un instant de silence, Mascarot le rassura :

—C'est un paquet d'herbes que le vent fait remuer.

Jordanet une fois de plus, venait d'être sauvé. Mais les deux hommes ne devaient pas abandonner encore leur surveillance. Un secret instinct disait à leur haine que tout n'était pas terminé. Et le matin, ils se trouvaient là, à la première lueur du jour attentifs.

Le matin, le soleil radieux éclaira tout à coup l'île verte et la mer, calme dans le chenal, entre la côte et les récifs. Jacquemin éleva sa longue-vue, la promena partout, lui faisant décrire un rayon demi-circulaire.

—Rien ! dit-il. Allons, c'est fini.

Il fit quelques pas pour s'éloigner. Mascarot l'imita. Cependant, alors que descendant la falaise, la mer allait devenir pour eux invisible, Mascarot se retourna machinalement et son œil perçant alla scruter jusqu'aux plus lointains horizons.

—Pas la peine, allez vous pouvez venir, dit Jacquemin.

Mais Mascarot regardait toujours. Il semblait n'avoir pas entendu. Et, au lieu de suivre Jacquemin, il revint au bord de la falaise. Jacquemin le suivit, et guettant la direction du regard de son compagnon, se mit à examiner attentivement la mer éblouissante de lumière.

—Là ! Là ! voyez-vous ce point noir ? qui semble s'avancer lentement . . . très lentement . . . dans la direction de la côte ?

—Diable ! vous avez une bonne vue, vous, Mascarot.

Il dirigea sa lunette vers le point indiqué. Et soudain il poussa une exclamation de surprise.

—Le point noir est une tête tout simplement . . . et pour se hasarder ainsi dans le chenal, au milieu des requins, il faut qu'il y ait pour l'homme un intérêt extraordinaire. Et quel autre intérêt que celui d'une évasion ? C'est Jordanet . . . ce ne peut être que Jordanet. Regardez, à votre tour !

—C'est Jordanet, dit-il, je l'ai parfaitement reconnu !